

BABEL, UNE COLLECTION DE LIVRES DE POCHE

LES LETTRES CHINOISES

A Shanghai, deux jeunes gens, Yuan et Sassa, sont amoureux. Mais parce qu'il se sent étranger dans son propre pays, Yuan choisit un jour de venir s'établir à Montréal. Sassa, qui se refuse à voir dans l'exil un remède au mal de vivre, décide de ne pas le suivre. Leur amour supportera-t-il cet éloignement ?

S'inscrivant dans la plus belle tradition du roman épistolaire, *Les Lettres chinoises* racontent le déracinement, les départs, le choc des cultures et les amours impossibles. Ces lettres, où tous les mots sont permis, sauf ceux de la vérité, sont traversées par une inquiétude fondamentale, celle qui s'empare de l'âme lorsqu'elle prend la mesure de sa profondeur.

Née en 1961 à Shanghai, Ying Chen vit aujourd'hui à Vancouver. Elle a publié plusieurs autres romans parmi lesquels *La Mémoire de l'eau* (Leméac, 1992, et Babel n° 224), *L'Ingratitude* (Leméac/Actes Sud, 1995, et Babel n° 386) et *Immuable* (Actes Sud, 1998).

DIFFUSION :
Québec : LEMÉAC ISBN 978-2-7609-1853-5
Suisse : SERVIDIS
France et autres pays : UD (F7 5342)
Dep. lég. : août 1998 (France)
www.actes-sud.fr

ISBN 978-2-7427-1955-6



9 782742 719556

BABEL

YING CHEN LES LETTRES CHINOISES

353

ROMAN



YING CHEN • LES LETTRES CHINOISES



Collection dirigée par Sabine Wespieser et Hubert Nyssen

Leméac Éditeur remercie le ministère du Patrimoine canadien, le Conseil des arts du Canada, la Société de développement des entreprises culturelles du Québec (SODEC) et le Programme de crédit d'impôt pour l'édition de livres du Québec (Gestion SODEC) du soutien accordé à son programme de publication.

Toute adaptation ou utilisation de cette œuvre, en tout ou en partie, par quelque moyen que ce soit, par toute personne ou tout groupe, amateur ou professionnel, est formellement interdite sans l'autorisation écrite de l'auteur ou de son agent autorisé. Pour toute autorisation, veuillez communiquer avec l'agent autorisé de l'auteur : John C. Goodwin et ass., 839, rue Sherbrooke Est, bureau 200, Montréal (Québec) H2L 1K6. (artists@goodwin.agent.ca, www.agencegoodwin.com)

Tous droits réservés. Toute reproduction de cette œuvre, en totalité ou en partie, par quelque moyen que ce soit, est interdite sans l'autorisation écrite de l'éditeur.

© LEMÉAC, 1993

ISBN 978-2-7609-1853-5

ISBN ACTES SUD 978-2-7427-1955-6

Illustration de couverture :

Le caractère « poésie »

YING CHEN

LES LETTRES CHINOISES

Roman

nouvelle version

BABEL

Pour Wu Ling

Me voilà à l'aéroport de Vancouver. Il me faut prendre un avion canadien pour continuer mon trajet. En attendant l'heure du départ, je veux te redire, Sassa, ma souffrance de te quitter. Quand je suis monté dans l'avion, tu souriais. Comment peux-tu me faire cela, ma maligne? Comment peux-tu ne pas pleurer un peu à un moment pareil? Il est vrai que tes pleurs ne sauraient pas mieux me consoler. Mais ton sourire muet, ton sourire intelligent et moqueur m'a troublé. Il est imprimé dans ma mémoire et engendra des douleurs qui m'accompagneront désormais sur le nouveau chemin de ma vie. Est-ce bien cela que tu voulais, hein?

Il est inutile de te donner des explications. Tu peux tout comprendre et tout supporter sauf cela. Ainsi, tu trouves normal que j'abandonne une terre qui m'a nourri, pauvrement, pendant une vingtaine d'années, pour un autre bout du monde inconnu. Tu m'as même dit que tu apprécies en moi cette espèce d'instinct vagabond. Mais tu ne veux pas croire que

c'est en quittant ce pays que j'apprends à le mieux aimer. Le mot «aimer», tu le trouveras peut-être trop fort. Pourtant, je pourrais dire que c'est aujourd'hui, bien plus qu'à d'autres moments de ma vie, que je ressens un profond besoin de reconnaître mon appartenance à mon pays. C'est important d'avoir un pays quand on voyage. Un jour, tu comprendras tout cela: quand tu présentes ton passeport à une dame aux lèvres serrées, quand tu te retrouves parmi des gens dont tu ignores jusqu'à la langue, et surtout quand on te demande tout le temps de quel pays tu viens. Pour pouvoir vivre dans un monde civilisé, il faut s'identifier, c'est cela.

*Yuan,
de Vancouver*

2

Lorsque l'avion est arrivé tard hier soir au-dessus de Montréal, j'ai eu un étourdissement. C'était à cause des lumières. De splendides lumières de l'Amérique du Nord. Des lumières qu'on ne trouve pas chez nous. Je me croyais tombé dans un monde irréel. J'avais les yeux éblouis et le souffle oppressé. Sassa; tout comme quand, un soir d'été devant l'entrée du collège à Shanghai, tu m'avais regardé en face et souri pour la première fois.

La ville était couverte d'une épaisse neige de janvier. Mais je sentais une chaleur monter très haut, monter jusqu'à envelopper doucement l'avion.

Dans la salle d'attente, il m'a fallu quelques minutes pour comprendre le fonctionnement d'un téléphone automatique. Un monsieur passait devant moi d'un pas pressé. Je lui ai demandé de m'échanger de la monnaie. Il s'est arrêté, un sourire aux lèvres, a sorti de sa poche une poignée de monnaie et l'a mise dans ma main en disant:

— Bonne chance.

J'ai murmuré un merci et j'ai regardé disparaître. On ne dit pas bonne chance à n'importe qui. Il y avait sûrement quelque chose en moi qui l'a poussé à me souhaiter cela. Peut-être ma coiffure, ou le style de mon manteau, ou mon air timide et indécis, ou encore mon accent? Dans cette ville étrangère, quelqu'un m'a donc souhaité bonne chance dès le premier moment.

Ta pensée m'occupe complètement et je vis dans l'espoir de te revoir très bientôt.

*Yuan,
de Montréal*

3

Ta lettre, enfin! J'ai envie maintenant de prêter ma plus belle jupe à ma sœur, de faire beaucoup de ménage pour maman et de réviser pendant deux bonnes heures mes leçons de français pour faire plaisir à papa. Et tout cela en l'honneur de ton arrivée là-bas! À force de t'avoir souhaité un bon voyage, j'oublie presque la douleur que m'a causée ce départ. Je suis enfin soulagée de toutes sortes de peurs.

Que puis-je te dire maintenant? «Bonne chance», peut-être? Mais je ne comprends toujours pas après quelle chance tu cours. Il me semble que tu as tes chances ici dans ton pays. Tu as tes parents qui t'ont gâté, ta fiancée qui est prête à se jeter dans le fleuve Huang-Pu pour toi, ton poste de travail solide comme du fer, ton petit appartement à toi presque gratuit. Bien sûr, tu avais des ennuis ici, comme moi, comme tout le monde. Tu supportais mal le goût inquietant de l'eau du robinet, l'odeur étouffante dans les autobus toujours pleins, tes voisins

qui te connaissent mieux que toi-même, ta supérieure qui te tapotait la nuque comme à un petit enfant, etc.

Mais y a-t-il jamais des chances sans ennuis ou des ennuis sans chances? Au collège, nous avons appris un proverbe français: «Après la pluie, le beau temps.» Existe-t-il là-bas un proverbe semblable à celui-ci? Est-ce que les gens y sont aussi optimistes? Moi je poursuivrais la phrase ainsi: «... Et après le beau temps, la pluie (ou la neige).»

Va pour le proverbe. Pour toi, je préfère te souhaiter un beau temps éternel. Je t'embrasse, mon soleil.

*Sassa,
de Shanghai*

4

Fais attention, ma belle lune, tu risques de te brûler en embrassant ton soleil. Mais il a tellement besoin de toi. Tu es sa seule source d'énergie. S'il se lève tous les jours, c'est dans l'espoir de te revoir. Pourquoi doit-on attendre cette lueur de crépuscule pour pouvoir se rencontrer, pourquoi pas plus tôt? J'ai besoin de toi. Tu sais combien les nouveaux sont solitaires.

*Yuan,
de Montréal*

Tu sais comment convaincre maman que je suis très bien ici? Je n'ai plus à prendre ma douche dans une salle de bains publique. Le matin, quand je saute dans la baignoire à la maison et plonge sous la chaleur de l'eau, je me sens plus que jamais à l'abri. Je n'ai plus à me découvrir devant des gens connus et inconnus et à me sentir ainsi dépourvu jusqu'au plus profond de moi. Je sens bon maintenant. Je redviens frais. Je suis content de moi-même. Je commence à aimer un peu cette vie.

Si cela ne suffit pas à te consoler, pense encore que la lune d'ici est plus belle que celle de notre pays. Elle est plus grosse et plus claire. Elle a l'air en bonne forme. Maman, elle, comprendra très bien que c'est important pour moi d'avoir au-dessus de la tête une lune en bonne santé: j'étais autrefois inquiet par cette pâleur, cette fragilité de notre lune qui, souvent assombrie par les nuages, semblait prête à se trop transformer en eau, à tomber du ciel et à mourir sous nos pieds. Parfois, quand j'étais

malade, je me demandais si ce n'était pas un peu à cause de cette lune. Ce n'était pas juste. Mais vraiment je ne voulais pas mourir avec elle. J'ai très mauvaise conscience d'avoir refusé de mourir avec notre lune.

Je suis deux cours d'informatique le jour et un cours de français le soir. En classe, je n'arrive pas encore à répondre au professeur, parce que très souvent je ne comprends pas les questions. Mes réflexes semblent ralentir depuis que je suis ici. Le professeur n'ose plus me poser de questions de peur de mes «Pardon?».

J'ai encore beaucoup à apprendre. La curiosité, disparue peu à peu avec ma jeunesse, a ressuscité en moi. J'ai l'impression d'avoir rajeuni. Je vis comme un nouveau-né. Y a-t-il pour nous, les mortels, rien de plus intéressant que de renaître? Je suggérerais donc à tout le monde de s'expatrier. Toi la première, bien sûr.

*Yuan,
de Montréal*

Sans toi, ma vie ne peut plus être la même. Le soleil me semble moins lumineux, et la journée trop longue. Le matin, je trouve peu de force pour me lever. La directrice m'a avertie hier que j'étais déjà rendue à huit retards ce mois-ci. Et elle a ajouté:

— Crois-tu qu'on est en Amérique du Nord où est allé ton beau garçon? Erreur! N'oublie pas, chère camarade, que tu es encore Chinoise et que malgré tout tu le demeureras jusqu'au bout.

Son regard sévère et un peu hargneux m'a dérou-tée. Pourquoi mon manque de diligence lui a-t-il rappelé l'Amérique du Nord? Est-ce parce que les gens là-bas sont libres d'être en retard? Rien ne serait impossible dans un pays où le mot «liberté» n'a pas un sens péjoratif. Sont-ils aussi libres d'envoyer promener leur supérieur?

Da Li sera à Montréal dimanche prochain. Depuis que tu as quitté la ville, je suis souvent avec elle. Je l'aime bien parce qu'elle a dit beaucoup de compliments à ton propos. Après tout, elle te

ressemble un peu. Elle est comme une petite boule de verre qui roule facilement. Elle avance, elle glisse, elle saute parfois, et elle s'arrête rarement en chemin. Elle n'a pas besoin de le connaître pour aller jusqu'au bout. Quand nous étions tous les trois au collège, tu n'appréciais pas la perpétuelle insouciance de cette amie. «Une imbécile gale», disais-tu. Mais au fond, tu enviais cette légèreté de l'existence qui elle seule, selon toi, soutenait l'illusion du bonheur. Toi aussi tu es une boule, une boule un peu moins lisse à cause de ta nature sensible, mais qui roule quand même avec une certaine facilité.

Et si Da Li ignore souvent son chemin, elle connaît très bien son but cette fois. «Je préfère mourir ailleurs que vivre ici», dit-elle. Et elle sait qu'elle ne mourra pas, bien qu'elle n'ait ni parents ni aucun moyen de vivre là-bas avec son visa d'étude. Elle a eu sa façon de persuader l'ambassadeur de la laisser passer. Elle en aura sans doute d'autres de se débrouiller pour le reste. À vrai dire, qu'est-ce qui peut bien empêcher une boule de suivre sa pente? Je crains pourtant que ce petit bijou gai ne se brise quelque part. Je lui ai donné ton adresse, et je suis sûre que tu l'aideras au besoin.

Montréal aura donc une «nouveau-née» de plus. Tu seras désormais moins seul. Seulement, avant de «renaître», j'espère ne pas paraître trop vieille pour toi.

*Sassa qui t'aime,
de Shanghai*

La directrice t'a donc encore grondée, ma pauvre. Tu peux imaginer combien je la déteste en ce moment. Je la déteste, parce que je ne suis plus là pour rire avec toi de cette tête de bois. Pourtant, elle veut qu'on soit là à l'heure. Je me souviens encore comment elle se tenait devant la porte ou derrière les rideaux des fenêtres pour épier les arrivées de ses subordonnés. Elle restait ferme. Elle ne reculait pas devant les figures rendues lasses par la pâleur du petit jour. Mais elle avait le moyen de les récompenser. Plus tard, pendant les heures de travail, on serait libre de lire son journal, de prendre son petit déjeuner, de bavarder, de se disputer, de dormir un peu... Tout cela à condition qu'on fasse quelque effort le matin pour témoigner de son respect à l'auto-rité de sa directrice et pour lui réaffirmer l'importance de son poste. Que veux-tu d'autre, chérie? La liberté a ses limites.

Ici, la liberté a peut-être un visage différent, mais elle me semble avoir le même caractère. L'un de

mes camarades travaille dans une entreprise privée tous les jours de deux à cinq heures. Il mange parfois avec moi avant d'aller au bureau. Je comprends peu à peu qu'il ne faut pas le questionner sur les détails de son travail pendant le repas, sinon il froncera un peu les sourcils et son appétit diminuera. Il ne veut surtout pas parler de son patron. Lorsque le cours se termine tard à midi, il court à l'autobus comme une flèche, l'estomac vide et le dos un peu courbé. Cependant, il est libre d'être en retard et même d'être absent. Il ne sera pas grondé pour cela. Il est de plus libre d'abandonner son patron en se trouvant un autre emploi. Mais il ne le fait pas.

— Du boulot, m'a-t-il dit, ça se trouve pas facilement. Et puis on perd son temps en allant traîner ailleurs: c'est partout pareil.

Son expérience m'éffraie. J'ai voulu me libérer un peu en quittant Shanghai. Et maintenant je cherche un patron à Montréal. Je serais employé, discipliné, payé ou congédié. J'ai *choisi* de vivre tout cela: je me sens donc presque libre. Mais crois-tu que je le suis vraiment ici plus qu'ailleurs? T'embrasse.

Yuan,
de Montréal

Ni Hao, Sassa!

Je suis arrivée à Montréal dimanche dernier. Le voyage était bon. Yuan est venu m'attendre à l'aéroport. Il est devenu plus élégant maintenant avec ses habits américains. Je ne l'ai pas reconnu tout de suite. Mais dès qu'il s'est mis à parler, j'ai vu qu'il n'avait pas changé, c'est-à-dire qu'il n'est pas plus américain que moi.

— Tu es arrivée, a-t-il dit en prenant mes valises mais en oubliant de me serrer la main. Tu es fatiguée? Tu as faim? Tu veux dormir?

On est en Amérique maintenant. Il ne peut donc pas penser à des choses moins élémentaires!

J'habite en ce moment chez une vieille dame qui vit seule. Je dors tous les soirs dans son salon sans payer de loyer. En échange, je suis chargée de faire le ménage. Je deviens donc mi-domestique, mi-colocataire. J'aurais pu travailler pour elle à temps plein. Mais je préfère me garder la liberté de sortir de la maison quand je veux. J'arrive à payer mon

épicerie en travaillant quelques heures dans un restaurant chinois. Sans permis de travail, je gagne trois dollars de l'heure.

La maîtresse de la maison ne parle pas français. Le fait que je parle mieux le français que l'anglais lui inspire beaucoup de curiosité et une certaine admiration. Nous nous entendons donc bien la plupart du temps. Seulement, la salle de séjour est trop petite pour nous deux, car la vieille dame n'est plus très mince. Elle ne me bousculerait pas de temps à autre si elle était moins pressée. Hélas, elle marche toujours à petits pas précipités. Je sais bien que les gens de ce pays marchent vite dans la rue. Mais je ne m'attendais pas à ce qu'on marche aussi vite à la maison.

Et il y a encore plus étonnant. Le matin, avant le lever du soleil, elle cuisine déjà. En poussant des sifflements continuels de sa grande bouche et de son long nez, elle fait des bruits de vaisselle très forts qui m'arrachent au sommeil. Le soir, après avoir regardé à la télévision, comme pour digérer son énorme repas, des scènes de violence ou d'amour accompagnées d'une vingtaine de séquences publicitaires, elle va cuisiner une dernière fois. Puis elle vient parler avec moi qui, fatiguée par ma journée, préfère me détendre un peu dans la paix. Je finis par connaître par cœur ses discours sur les hommes, les affaires, les ingrats, les prix...

L'ennui, c'est qu'il ne reste pas suffisamment d'espace dans le réfrigérateur pour mes aliments. Je ne te dis pas, chère Sassa, combien de kilos il y a

là-dedans de bœuf, de porc, de poulet, de fromage, d'œufs, de jus de toutes les couleurs, de pommes, de patates... sans compter les boîtes de conserve dans les armoires. Disons que la vieille dame n'en est pas moins économe. En effet, elle n'achète que ce qui est «en spécial». Mais chaque semaine, dans chacun des nombreux supermarchés d'alimentation, au moins une dizaine de produits sont au rabais, et ma chère hôtesse fait ses courses dans plusieurs supermarchés chaque semaine! Cela doit exiger beaucoup de diligence et d'énergie, n'est-ce pas? Or, elle le fait avec grand plaisir. Souvent, les yeux brillants, elle me montre ses achats: ceci est cheap, cela est cheap, tout est cheap, quel bonheur! Trop de nourriture peut nuire à la santé, lui ai-je dit quelquefois. Il faudrait savoir résister aux publicités, car on baisse et hausse les prix selon d'autres règles que celle de nos besoins, alors que nous ferions mieux de suivre nos propres besoins. Elle comprend tout cela.

— Seulement, a-t-elle soupiré, il n'est pas facile d'être toujours raisonnable.

Je pense déménager bientôt pour avoir un réfrigérateur à moi seule, parce que moi aussi je commence à regarder plus souvent les publicités et à acheter beaucoup plus qu'auparavant. Déjà mon poids augmente un peu. Si ça continue au même train, dans quarante ans, j'aurai facilement gagné le même poids que la vieille dame. Puis-je faire autrement? Les publicités sont plus fortes que nous.

Je vais suivre des cours d'histoire. Cet après-midi, je suis allée avec Yuan faire un petit tour sur

le campus de l'université. J'ai pensé à toi. À Shanghai, lorsque nous faisons nos études dans le même collège. Qui aurait pensé qu'un jour nous allions fréquenter l'université ensemble, à l'autre bout du monde? Ce sera excitant, n'est-ce pas? On n'attend que toi.

*Da Li,
de Montréal*